

# MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.  
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : [contact@memoiresminoritaires.fr](mailto:contact@memoiresminoritaires.fr) . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



# arcadie

revue littéraire  
et scientifique

206

dix-huitième année

Février 1971

TARIF DES ABONNEMENTS

|                                            | 1 an | 6 mois |
|--------------------------------------------|------|--------|
| France, Italie, Communauté Française ..... | 45 F | 23 F   |
| Etranger .....                             | 55 F | 28 F   |

Abonnement de soutien : 1 an : 55 F — Etranger : 65 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 4,50 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10<sup>e</sup>

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.*

*Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.*

*Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

*Timbre pour toute correspondance.*

*1 F pour tout changement d'adresse*

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likabehandling

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1971 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28-LUISANT

Dépôt légal 1971. N° 438 — Imprimé en France

# ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

FÉVRIER 1971

## SOMMAIRE

Gide le contestataire, par MARC DANIEL ..... 57

Le combat d'ARCADIE ..... 64

L'Homophilie à la Télévision, par ANTOINE d'ARC ... 66

Nouvelles franco-hollandaises par J.-P. MAURICE .... 75

Georges, par HARALAMPOS ..... 82

Max Jacob, par ANDRÉ CALAS ..... 86

L'ombre d'un cercle, par CLAUDE MAILLARD ..... 91

Toi, poème de JACQUES FREVILLE ..... 56

### LIVRES :

*L'Innocenza*, de A.BELLEZZA ..... 96

*L'aveugle au pistolet*, de Chester HIMES ..... 98

*Un atout dans la manche*, de J.-H. CHASE ..... 99

### CINÉMA :

*Bloody Mama*, de Roger CORMAN ..... 101



## TOI

(Variations sur deux rimes)

*Avant toi, c'était les autres,  
Et les autres, c'était rien.  
Avant toi (je m'en souviens)  
Sans que je crusse à ces riens  
J'y cherchai souvent mon bien  
En jouant les bons apôtres.*

*Depuis toi, la vie est autre.  
Avec toi, tout me devient  
Nouveau, sensible et j'en viens  
À penser qu'il n'y eut rien  
Avant que tout devînt nôtre.  
Il n'y a ni mien ni tien,  
Il n'y a ni mal ni bien.  
Avec toi, la vie est autre.*

*Après toi, je vais, je viens  
De corps en corps, d'un à l'autre  
Et nul d'eux ne me retient  
Dans ces lits où je me vautre.  
Après toi, ce sont les autres  
Et les autres, ce n'est rien.*

*Et puis, c'est toi, tu reviens.  
Tout, enfin, redevient autre.  
Au fait, que sont-ils, les autres ?  
Ils sont tous toi. Tout est tien.  
Après, avant ? Rien n'est mien  
Qui ne soit tien, car tout tient  
En un seul mot : TOUT EST NOTRE.*

JACQUES FREVILLE.

## GIDE LE CONTESTATAIRE

par MARC DANIEL.

L'actualité, par deux voies différentes, nous remémore ces temps-ci André Gide : tout d'abord par l'exposition qui lui est consacrée à la Bibliothèque nationale, ensuite par la publication du premier tome de la *Vie d'André Gide* entreprise par Pierre de Boisdeffre : l'un et l'autre événement étant, bien entendu, lié au centenaire de la naissance de l'écrivain en 1869 (1).

Cette double circonstance est pour tout Arcadien l'occasion d'un utile et enrichissant retour aux sources. Car, précisément, l'exposition de la Bibliothèque nationale aussi bien que le livre de Pierre de Boisdeffre montrent, en le remplaçant dans son contexte, tout le caractère *révolutionnaire* de *Corydon*, lorsqu'il fut entrepris en 1908 certes, mais même lorsqu'il fut publié en 1924.

Nous qui avons toujours connu *Corydon* et qui savons combien, du point de vue scientifique, cette étude sur l'homosexualité est dépassée, nous avons peine à concevoir tout ce qu'une telle publication pouvait avoir de scandaleux et de provocant à son époque ; il nous faut faire effort pour imaginer la complexité du cheminement et la violence du drame intérieur qui ont conduit Gide à ce livre, et à *Si le grain ne meurt*.

La biographie qu'a entreprise Pierre de Boisdeffre s'arrête, pour l'instant, à 1909, c'est-à-dire, précisément, à la veille de *Corydon*. La coïncidence est d'intérêt, car elle nous permet d'imaginer le souvenir qu'aurait laissé Gide

(1) Bibliothèque nationale (58, rue de Richelieu, Paris-2<sup>e</sup>) : exposition *André Gide*, novembre 1970-février 1971. Catalogue illustré : 214 pages, 716 numéros, 15 F. Pierre de Boisdeffre, *Vie d'André Gide, tome I : Avant la fondation de la N.R.F., 1869-1909* (Hachette, 1970, 1 vol. in-4<sup>e</sup>, ill., 569 p. Prix : 45 F).



joie du corps satisfait dans la lumière du matin : « Il y a profit aux désirs, et profit au rassasiement des désirs, parce qu'ils en sont augmentés... Il y a d'étranges possibilités dans chaque homme... Satisfactions, je vous cherche ; vous êtes belles comme les aurores d'été... Qu'un autre, s'il lui plaît, vous condamne, amères joies de la chair et des sens ; qu'il vous condamne : moi, je n'ose... »

Le conseil exalté par quoi se closent les *Nourritures terrestres* (« Ne t'attache en toi qu'à ce que tu sens qui n'est nulle part ailleurs qu'en toi-même, et crée de toi, impatiemment ou patiemment, ah ! le plus irremplaçable des êtres ») contient en germe toute une morale de l'anti-conformisme, qui fit évidemment scandale dans la France bourgeoise de 1897, mais où les homophiles trouvent le fondement de la seule éthique qui leur permette d'assumer leur humanité sans avoir à se mutiler pour autant.

Jamais peut-être, dans toute l'histoire de la littérature (à part le cas de Marcel Proust), l'homosexualité d'un écrivain ne fut si immédiatement, si directement, si évidemment à la source de sa pensée et de son inspiration. Sans elle, Gide aurait été un écrivain esthète, féru de symbolisme et de préciosité ; elle seule l'a contraint à refuser un ordre moral auquel elle le rendait étranger malgré qu'il en eût, et lui a ouvert les yeux sur l'autre côté des choses.

Elle allait bientôt le conduire plus loin encore. Déjà certains esprits perspicaces s'étonnaient de certaines allusions bizarres des *Nourritures terrestres* (« La nuit, j'allais dormir au fond des granges ; le postillon venait me retrouver dans le foin »). Les œuvres suivantes de Gide multiplient les demi-aveux du même ordre. *Saül* (1898) met en scène fort explicitement l'amour du vieux roi d'Israël pour le jeune David. Peu à peu la réputation de Gide se teinte d'une lueur de soufre pour les bien-pensants, à mesure qu'elle s'affermir sur le plan littéraire.

Et soudain, vers 1908, le besoin de vérité est le plus fort : « sentiment de l'indispensable », note-t-il dans son *Journal*. Il jette sur le papier, fiévreusement, un projet de « dialogue socratique » où il affirme la légitimité, la grandeur et le caractère naturel de l'homosexualité. Il l'intitule *Corydon* et en lit des passages à ses intimes. Un coup de tonnerre ne ferait pas pire effet : c'est la consternation. Le scandale risque de rejaillir sur Madeleine et d'engloutir toute l'œuvre de Gide. Celui-ci accepte de ranger l'œuvre

dans un tiroir — provisoirement. Il la fait seulement imprimer à douze exemplaires en 1911 et passe à autre chose : mais il n'oublie pas son dessein.

Ce qui a retenu Gide d'aller (pour l'instant) jusqu'au bout de son intention, c'est la crainte de blesser irrémédiablement sa femme. Il l'aime toujours, bien qu'elle ait enfin découvert son secret et qu'elle lui ait dit, horrifiée, après l'avoir vu dévorer des yeux les petits Arabes dans le train de Constantine : « Tu avais l'air d'un criminel ou d'un fou... » Tromper Madeleine avec des garçonnets est une chose ; l'humilier publiquement par la publication de *Corydon* en serait une autre. Gide le sait et n'insiste pas. Bientôt la Grande Guerre va éclater, et d'autres soucis se substitueront à ceux-là...

Nous arrêtons, pour aujourd'hui, à cette « fausse sortie » de *Corydon* notre réflexion sur Gide. Nous y reviendrons lorsque Pierre de Boisdeffre nous aura donné le tome II de sa biographie, qui couvrira la période 1910-1951.

Comment, du point de vue d'*Arcadie* (car notre ambition ne va pas au-delà : *ne sutor ultra crepidam...*), juger le premier volume ?

La documentation de Pierre de Boisdeffre est, de toute évidence, encyclopédique. Non seulement il a lu tout ce qui, depuis cinquante ans, a été écrit par Gide ou sur Gide, mais il a eu accès aux archives privées de la famille et des amis de l'écrivain et en a tiré des quantités de citations inédites.

Est-ce à dire que, sur la vie homosexuelle de son héros, il apporte beaucoup de nouveau ? Non, sans doute ; et cela pour une bonne raison : c'est qu'il ne se reconnaît aucune compétence particulière pour cet aspect de la personnalité de Gide, et qu'il suit de très près, lorsqu'il en parle, l'étude du professeur Jean Delay (3) dont *Arcadie* a rendu compte en son temps.

Ce n'est donc pas dans ce premier volume de Pierre de Boisdeffre que nous trouverons une réflexion sur le caractère particulier de l'homosexualité de Gide, ni sur les malentendus durables qui devaient en résulter, non seulement pour Gide lui-même, mais pour l'homosexualité en général. (Malentendus du type : « les Françaises sont

(3) Jean Delay, *La jeunesse d'André Gide* (Paris, Gallimard, 2 vol., 1956-1957).



rousses » parce que la première Française rencontrée à la frontière est rousse). Que Gide ait été, sa vie durant, dans l'incapacité de réconcilier en lui le sexe et l'amour — l'Eros et l'Agapè —, a lourdement pesé sur l'image que la société littéraire, et par elle le grand public, devait se faire de l'homosexualité pendant les années 1920 et au-delà. Il a contribué, par son talent, par son prestige, à implanter l'idée d'une homosexualité réduite au sexe et exclusivement orientée vers les jeunes garçons : idée (nous le savons bien, nous) qui ne répond pas davantage à la réalité que si l'on s'avisait de juger toutes les femmes d'après la seule Françoise Sagan, mais qui n'a pas cessé d'étendre son ombre sur des générations d'homosexuels.

Pour Gide, l'homosexualité a été essentiellement une forme de *refus* — ou de contestation, pour employer un mot à la mode. Cette particularité a coloré toute son œuvre et toute sa vie. Le deuxième volume de Pierre de Boisdeffre nous donnera l'occasion d'y revenir : l'engagement social et politique de Gide, dans les années 20 et 30, découle de là en droite ligne. En revanche, cela l'a condamné à ignorer l'amour, qui est aussi une des dimensions de l'homosexualité, avec ce qu'il implique d'engagement profond, de don de soi et de stabilité : on peut le regretter — pour lui et pour nous.

Sur le plan littéraire, l'ouvrage de Pierre de Boisdeffre est brillant, sans rien laisser dans l'ombre, alternant avec bonheur les narrations purement biographiques, les « portraits » de parents et d'amis de Gide, et les analyses des œuvres replacées dans leur contexte chronologique. Il fait penser — et ce n'est pas un mince éloge — au Proust de George Painter et au Wilde de Philippe Jullian. On attend le tome II avec gourmandise.

Quant à l'exposition de la Bibliothèque nationale, présentée avec une parfaite méthode, elle nous rend Gide si vivant, si proche (surtout lorsqu'on vient de lire Pierre de Boisdeffre) qu'on ne s'étonnerait pas de le voir surgir, à la sortie, au détour d'un couloir, avec sa mince silhouette et sa voix un peu précieuse que restituent des enregistrements mis à la disposition des visiteurs grâce à des magnétophones. Tous les manuscrits originaux sont là, et les lettres autographes (Gide était très conservateur et méthodique), et les objets familiers, et les photographies, et les tableaux, et les premières éditions, et les jeux d'épreuves corrigées, à peine jaunies...

Je ne sais quel commentateur de l'O.R.T.F., parlant de ce centenaire de Gide, se croyait tenu, comme pour s'excuser, de déclarer « Je sais bien qu'aujourd'hui, pour les jeunes, Gide ne représente plus grand'chose... »

Si c'était vrai, il faudrait plaindre les jeunes.

Mais je n'en crois rien : car si être jeune, c'est d'abord refuser le monde tel qu'il est et œuvrer pour le rendre meilleur, alors, de toute façon, Gide est le plus jeune de tous.

MARC DANIEL.

## RELIURES

1970 - 1971

La reliure : 15 F



## LE COMBAT D'ARCADIE

### « MŒURS SPÉCIALES » ?

*Le Monde*, le très sérieux *Monde*, dont nous savons ici — directement — qu'il ne nourrit aucun mépris pour les minoritaires sexuels — et nous l'en louons — a tout de même imprimé six mots de trop qui n'ont rien ajouté à la richesse et à la précision de ses informations, au sujet de l'arrestation d'un « faux médecin » le 14 décembre dernier, 81, avenue de la République, à Paris-XI°.

Oh ! C'est un chroniqueur très secondaire — « des chiens écrasés » disait-on au siècle dernier — qui contait cette affaire d'imposture, et détaillait les inculpations dont ce pénible personnage était l'objet : exercice illégal de la médecine, escroquerie, infraction à la législation sur les chèques.

Cela n'ayant pas paru suffisant à l'auteur du papier, pour passionner les lecteurs en aguichant ? leur curiosité malséante ? (mais se croyait-il donc à *France-Soir* ?), il ajouta que ce malheureux fut de surcroît accusé par un ami « ayant comme lui des mœurs spéciales » de s'être servi d'un chèque etc. etc. Six mots inutiles !

\*  
\*\*

Qu'est-ce à dire ? Va-t-on désormais, pour chaque gangster, pour chaque assassin de vieilles dames, bourreau ou ravisseur d'enfants, brillant spécialiste de hold-up ? tel ou tel individu d'ignoble moralité, maître chanteur, resquilleur, contrebandier, détourneur d'avions, etc. etc., nous avertir qu'il a — par ailleurs — des mœurs majoritaires ? Ce serait divertissant à lire, et surtout, très réconfortant, de savoir qu'il est « coureur de jupons » comme on disait au XIX<sup>e</sup> siècle ? Va-t-on aussi nous préciser ses préférences gastronomiques et nous avertir que *tel* a horreur

des langoustes, et *tel* autre des homards ? Cela serait pittoresque, mais peu sérieux.

\*  
\*\*

Entendons-nous bien. Si les délits imputés à tel, irrégulier, qui crée autour de lui le mal et le désordre, ont un rapport quelconque avec ses préférences, sexuelles ou autres, il est parfaitement normal que la presse nous en entretienne, et nous ne demandons nullement qu'on cache quelque vérité que ce soit, si elle est *utile* à la compréhension de toute l'affaire.

Mais dans un cas comme celui du 14 décembre : chèque « dérobé »... utilisé à l'insu du signataire... C'est hélas ! par milliers, chaque jour, que des milliers d'hétérosexuels commettent ce délit... (et ce n'est pas le pire, sur le chapitre des chèques !). Les préférences « spéciales », c'est-à-dire « minoritaires », du signataire et du bénéficiaire, du volé et du voleur, importent aussi peu que leurs comportements au restaurant...

\*  
\*\*

Alors, de grâce ! Que *Le Monde* modère la sagacité de ses chroniqueurs et ne tolère pas qu'ils s'égarent vers telles curiosités quand elles sont oiseuses, déplacées, sans dignité... alors que chacun sait, au contraire, avec quel soin, chaque soir, ce premier quotidien de France cherche à élever ses lecteurs vers plus de clarté, pour une meilleure intelligence du maquis des informations.



## L'HOMOPHILIE A LA TÉLÉVISION

par ANTOINE d'ARC.

« Et n'essayez pas de m'offrir de la littérature en place de science. »

(Sigmund Freud, *Psychanalyse et médecine*.)

Dans un espace de temps relativement court, l'homosexualité, par deux fois, a eu les honneurs du petit écran. Rassurez-vous : pas l'homosexualité française, mais la hollandaise. Peut-être est-ce dû au fait que la bosse est moins gênante dans le dos du voisin que dans le nôtre...

D'abord, une apparition-éclair. Dans une série d'émissions consacrées aux télévisions étrangères, il y en eut une qui traitait de la télévision hollandaise. En elle, trois sujets-chocs : le problème de la mort (on avait filmé l'agonie d'un malade dans un hôpital) et deux aspects de la révolution sexuelle, la nudité intégrale et l'homosexualité. Quant à celle-ci, elle se présentait sous une forme plutôt anodine. Jugez-en par vous-même : deux homosexuels, pris devant une église, déclaraient qu'il n'y avait pas de contradiction entre leur vie sexuelle et leur croyance. Je n'en dis pas plus. Les Arcadiens de Paris, qui ont assisté à la causerie de Pierre Nédra, en savent davantage.

La deuxième occasion s'est révélée beaucoup plus importante, d'abord par la qualité de l'émission, ensuite par la réaction significative qu'elle a suscitée.

Le mardi 8 décembre, sur la première chaîne, une émission prometteuse : « *L'Eglise demain* ». Avant la diffusion une observation de Pierre Dumayet : vu le caractère du sujet qui pourrait paraître « insupportable », une partie

de l'émission, consacrée à l'Eglise de Hollande, porterait le carré blanc. Voilà une émission pieuse bien édifiante ! Je passe sur tout le contenu. La plupart d'entre vous ont sans doute eu l'occasion de la voir. Les autres ne l'ignorent pas. Un hebdomadaire de grand tirage, *Télé 7 Jours*, l'a publiée : c'est l'émission la plus décriée de la semaine.

Je crois qu'en réalité elle a été fort mal comprise. Son but : donner quelques aspects du visage, non de l'Eglise d'aujourd'hui (pour quoi faire), mais de l'Eglise de demain. C'est pourquoi, en montrant l'Eglise espagnole, on n'a pas présenté l'Eglise triomphaliste, complice de Franco, que déjà dénonçait Bernanos dans *Les grands cimetières sous la lune* ; on n'a pas interviewé les évêques, création du régime (en vertu du Concordat, les évêques sont choisis et présentés au pape par le chef de l'Etat espagnol : Franco) ; on n'a pas interviewé non plus des curés ou des moines bien nourris et bien logés ; on n'a pas filmé les églises pleines de richesses, les Vierges recouvertes de bijoux, ni les étranges et fantasmagoriques processions de la semaine sainte. Tout cela appartient au passé et non à l'avenir. Les auteurs de l'émission nous ont offert l'image de prêtres persécutés, torturés, nourris des œuvres de Marx, qui marient avec un inégal bonheur la Croix, la faucille et le marteau... On les comprend. Le problème de l'Eglise d'Espagne est de survivre. Dans un régime qui agonise, elle, qui en fait partie, se meurt, et, étant immortelle par définition, une minorité essaie par tous les moyens de survivre, même si, pour y parvenir, elle doit se faire « marxiste-chrétienne ». Une fois de plus se vérifie le vieux proverbe : « d'abord vivre, après philosopher ».

La Hollande, c'est une autre affaire. Si vous voulez, c'est philosopher parce qu'on vit d'abord. Une Eglise, pleine de vie, dans l'essor de sa croissance, se pose des problèmes, revient sur elle-même, met en question ses propres principes. Partant de l'idée que « la religion est faite pour l'homme, et non l'homme pour la religion », elle s'est penchée sur ce sujet qu'est l'homme ; cela me rappelle la réflexion d'un vieux cardinal au moment du Concile : « les Hollandais sont en train de faire de l'Eglise, non un lieu théocentrique, mais anthropocentrique ». En réalité, l'homme n'a pas pris la place de Dieu ; cela est impossible. Mais, dans la vieille Eglise traditionnelle, Dieu — ou plutôt le faux Dieu théologique — avait pris la place de l'homme, étouffant sa propre création.



Comprenant très bien la chose, les Hollandais nous offrent le visage d'une éventuelle Eglise de demain. Une Eglise ouverte et consciente des besoins de la nature humaine, dans laquelle Dieu et l'homme, enfin, sont réconciliés, comme Père et fils.

Dans ce contexte, l'homosexualité trouve sa place. Honnie, objet de scandale, bouc-émissaire, sujet de mépris, persécuté, refoulé dans le plus profond de l'inconscient, cette forme de sexualité n'avait pas le droit d'exister. La découverte freudienne marque, pardonnez-moi l'expression, la *coupure épistémologique* dans les sciences de l'homme. Je m'explique : après que Freud nous a révélé l'indétermination originelle de la pulsion sexuelle, et que l'objet sexuel est imposé à l'enfant de l'extérieur, rien ne peut être expliqué par l'ancien principe, qui faisait de la sexualité un instinct déterminé naturellement, dès l'origine, par la procréation. Dans ces conditions, il est nécessaire de mettre en question, dans un avenir immédiat, toutes les institutions issues de la vieille morale, ou bien pour les détruire, ou bien pour les réformer.

C'est dans ce courant que l'Eglise hollandaise conteste la traditionnelle morale chrétienne, fondée plutôt sur une conception stoïque et néo-platonicienne, négative du plaisir, et d'un rigorisme aristotélique, revue et corrigée par les scholastiques et la Contre-Réforme. Célibat ecclésiastique obligatoire, divorce, régulation des naissances, exercice de la vie sexuelle, homosexualité libre et admise, voilà, entre autres, les points chauds de la morale hollandaise.

Dans l'émission, on nous a montré un prêtre de l'« Association Catholique Hollandaise de Santé Spirituelle ». Il est chargé par l'Episcopat de la pastorale homosexuelle. Avec beaucoup de bon sens, il a parlé du *fait* homosexuel et de l'obligation faite à l'Eglise de s'en occuper. Personne n'est exclu du message du Salut. Et tout le monde doit vivre ce Mystère avec sa propre nature. La forme de sexualité qui est la nôtre a les mêmes droits que l'hétérosexuelle. C'est pourquoi, sans aller jusqu'à croire que l'union homosexuelle constitue un sacrement, les prêtres doivent bénir devant Dieu les homosexuels croyants qui veulent consacrer leur union. Jusque-là tout est parfait selon moi. Mais on nous a présenté quelque chose de bizarre : dans un bureau du C.O.C., un garçon, d'allure hippie, cheveux longs et chemise brodée, se déclare prêtre

et homosexuel. Où est la bizarrerie, me direz-vous ? Je m'explique : je trouve le courage de cet homme remarquable, mais je ne vois pas l'opportunité de sa déclaration. Et surtout, où veut-il en venir ? Qu'un prêtre, un évêque ou même un pape soit homosexuel, je n'ai rien à objecter. Mais s'afficher en tant que prêtre, évêque ou pape, comme homosexuel — ou hétérosexuel —, dans le contexte d'une chasteté obligatoire, me paraît singulier. Lorsque le célibat sacerdotal sera aboli, je crois que les prêtres homosexuels pourront faire des déclarations comme celle-là, mais dans la situation actuelle, je trouve ce geste imprudent, sinon provocateur. Et je ne crois pas à certaines formes de provocation.

Le cardinal Daniélou, présent sur le plateau de l'émission, a été alors prié de donner son opinion. Jésuite avant tout, il a essayé d'éluder la question. Il est préférable, en effet, de parler de la beauté des moulins à vent dans la plaine hollandaise, des églises avec des oiseaux et des poissons, des bonnes sœurs plus ou moins niaises, qui ressemblent, habillées en civil, d'après elles-mêmes, à des « femmes de bourgmestre ». Mais Pierre Dumayet le mit clairement en face du problème : « Que pensez-vous de cet aumônier des homosexuels et du prêtre homophile ? » Réponse : « Je n'oublie pas ces destinées dramatiques. (On est tenté de dire « merci ! » : mais on voudrait lui rappeler que sa situation est aussi « dramatique » que la nôtre, et que lui-même nous fait de la peine). Mais jamais l'Eglise ne reconnaîtra l'homosexualité comme quelque chose de valable, parce qu'il manque l'accomplissement naturel de l'acte sexuel. L'homosexuel est dans une situation de pécheur. La sollicitude que l'Eglise lui témoigne ne doit pas se confondre avec la justification de son état... » Et vous voilà, Monsieur le Cardinal, démasqué ! A vrai dire, j'aime mieux cela.

Cette affirmation, prise de position individuelle du cardinal Daniélou, annonce déjà la réaction du public. En effet, la bombe a éclaté. Tous les journaux de France ont fait des commentaires. Je laisse à notre ami Jean-Pierre Maurice le soin de vous en rendre compte dans ses *Nouvelles de France*. Je veux me limiter à la déclaration faite par les évêques sous le titre d'« une mise au point du secrétariat de l'Episcopat français ». Elle est savoureuse. Elle constitue l'objet de notre étude. La voici : « De très nombreux téléspectateurs, chrétiens ou non, ont été troublés par l'émission *Vingtème Siècle* du 8 décembre



dernier. Ils ont été particulièrement indignés par certaines séquences concernant l'Eglise de Hollande : ils ne pensent pas découvrir là, comme on le leur a suggéré, l'image de l'Eglise de demain. On ne peut que partager ces réactions. Quelle que soit la réalité des faits évoqués, on doit souligner que l'émission n'a montré que des aspects très partiels et parfois très marginaux du catholicisme. De telles images ne représentent pas l'ensemble de l'Eglise de Hollande. Elles conduisent à être injustes vis-à-vis des catholiques de ce pays. On ne saura pas non plus défendre l'homosexualité comme une attitude normalement légitime, même si les personnes en cause sont toujours à respecter. Le souci de la vérité impose aux journalistes de ne pas omettre les précisions qui permettent au public de se faire une idée juste des situations présentées : par exemple, n'eût-il pas été honnête de dire que l'évêque hollandais interviewé dans l'émission avait répondu à des questions d'ordre général et que ses réponses ont été découpées pour commenter des images qu'il n'avait pas vues ? De tels faits invitent chacun à exercer son jugement critique à l'égard de toute information. »

Analysons cette mise au point.

D'abord, l'indignation du public. On l'attendait. Nous constituons une *déviance* (dans le sens sociologique du terme), une minorité, si vous préférez : que nous le voulions ou non, nous sommes un groupe à part. D'un autre côté, les phantasmes homosexuels, nous dit la psychanalyse, hantent l'homme. Celui-ci éprouve de l'ambivalence devant l'homosexualité : d'abord une attraction, qui bientôt est refoulée et à la fois une agressivité, mécanisme de défense contre l'attraction, qui se fait consciente de plus en plus. L'hétérosexuel se sent mal à l'aise devant le problème de l'homosexualité. C'est pourquoi il préfère s'en gausser, l'ignorer, ou la persécuter. Devant l'homosexualité, l'hétérosexuel n'est jamais indifférent. De là, cette indignation et ces troubles sentis par les téléspectateurs chrétiens ou non.

L'Episcopat non plus. Eux aussi, en tant qu'hommes, et plus encore comme célibataires, c'est-à-dire privés d'une vie sexuelle normale, ressentent ce malaise. C'est la raison pour laquelle ils disent : « On ne peut que partager ces réactions. » Nous voilà encore devant ce vieux proverbe qui définit si bien l'ambivalence du sujet devant la pulsion refoulée : « tant aimé, tant haï ».

Nous accordons que certains aspects de l'émission sont partiels ou marginaux. Mais notre Episcopat ne tombe-t-il pas ici dans le piège des sociétés majoritaires qui, par principe, refusent de reconnaître les groupes minoritaires ? Qu'ils m'excusent ! Je croyais que l'Eglise « catholique » signifiait Eglise « universelle ». Une fois de plus, je me suis trompé. De telles images ne représentent pas la totalité de l'ensemble, mais une partie. Et je crois que l'ensemble qu'ils essaient de définir — le groupe majoritaire —, sans les groupes marginaux, ne représente pas lui non plus la totalité. Ou peut-être, Messieurs, parlez-vous d'un ensemble partiel : les majoritaires ? Alors, je vous donne raison. Mais précisez, je vous prie.

Je ne vois pas non plus pourquoi ces images minoritaires, présentées comme telles, constitueraient une injustice « vis-à-vis des catholiques de ce pays ». Permettez-moi une comparaison : quand l'émission *La source de vie* présente les Juifs français dans la synagogue, est-ce là une injustice à l'égard du peuple français ? Et pourtant, Messieurs, les Juifs, si je ne me trompe, sont aussi une minorité en France. Mais cela n'a rien à voir, me direz-vous. Ah ! vous croyez ? Je vois que j'ai mis le doigt dans la plaie.

Dans le paragraphe suivant de leur déclaration, nos évêques vont trop loin, si loin qu'ils n'ont pas mesuré l'importance de leur prise de position, peut-être parce qu'ils ont agi hâtivement, d'une part à la suite des réactions du public, et, d'autre part, guidés qu'ils sont par leur propre indignation.

Voyons les choses : « On ne saurait non plus défendre l'homosexualité comme une attitude moralement légitime ! »

Jusque là, nous touchions à des aspects plus ou moins secondaires, mais maintenant, nous abordons l'essence même du problème. Essayons donc d'étudier la portée de ces lignes.

D'abord, que faut-il entendre par « moralement légitime » ? Me voilà dans l'embarras, du fait de l'ambiguïté de l'expression. Je m'explique : une chose peut être moralement légitime dans un contexte moral déterminé et illégitime dans un autre. Exemples : l'inceste était légitime chez les Pharaons de l'Egypte ancienne, et illégitime dans les civilisations voisines. La pédérastie pédagogique était louée dans la culture grecque, mais elle est réprimée



dans les autres sociétés. La complexité est encore plus grande si nous tenons compte du fait qu'une institution, à l'intérieur d'un même code moral, par une évolution des idées, peut être d'abord illégitime, et, par la suite, recommandable. Nous en avons un exemple typique dans la légitimité de la sexualité, au cours de l'évolution de la morale chrétienne : pendant près de dix-neuf siècles, le christianisme (ou plutôt ses grands mandarins) l'a considéré avec méfiance et hostilité (encore une fois, l'ambivalence devant le refoulé). Personne n'ignore la position de saint Paul face au problème : « Je voudrais que vous soyez comme moi (c'est-à-dire célibataires), mais mieux vaut se marier que brûler. » Il conseille aux pères, de la part du Seigneur, de ne point marier leurs filles, mais de les consacrer à Dieu. Pour saint Augustin, l'union des sexes est toujours suspecte, parce qu'elle transmet le péché originel à l'enfant. Son contemporain saint Jérôme, méprisant la femme, source de tentations pour l'homme, l'appelle « saccus stercoris » (sac d'ordures). Au Moyen-Âge, le père de la scholastique, Pierre Lombard, va jusqu'à écrire que tout homme qui aime avec passion sa femme, est déjà un adultère : « omnes ardentior amator proprie uxoris adulter est » (1). Saint Thomas, plus modéré, nous dit que l'acte conjugal, commis pour le seul plaisir, est au moins un péché véniel (2). De nos jours, la morale chrétienne a adopté un tout autre ton. Les découvertes sexologiques y sont pour beaucoup — ce que je ne blâmerai pas : d'ailleurs, l'évolution est signe de vie. C'est pourquoi, après le Concile de Vatican II, on peut lire dans un catéchisme : « Si nous disons : la sexualité (nous entendons le terme dans toute la diversité de ses aspects, aussi bien psychiques que corporels) est bonne, nous nous exprimerions trop faiblement. Elle est sainte » (3). Je suis certain que si les pères du Concile de Trente, ou même ceux de Vatican I, avaient lu cette phrase, ils auraient déchiré leurs vêtements en la déclarant hérétique. Pouvez m'expliquer à présent comment nos évêques français de 1970 osent déclarer, de façon aussi légère que catégorique, que l'homosexualité ne serait pas moralement légitime ? D'un seul trait de plume, ils rayent toutes les recherches

(1) *Sent.*, IV, d. 31, c.5. Voir aussi Sextus Pythagoricus, *Enchr.* 222.

(2) *Supplément* Q. 45, a 5.

(3) Catéchisme hollandais, p. 492 (Editions Privat).

des sciences humaines sur l'homosexualité. Je me demande quels travaux ils ont effectués sur ce terrain pour aboutir à de telles conclusions. Quelle commission de psychologues, sociologues, ethnologues, éthologues, etc., ont-ils consultée ? Quelle connaissance de l'œuvre freudienne et psychanalytique ont-ils acquise pour se prononcer sur un sujet que les plus grands savants abordent avec précaution et mesure ? Je me demande s'ils ont même lu cette lettre de Freud à Mme N. : « L'homosexualité n'est évidemment pas un avantage, mais il n'y a rien là dont on doive avoir honte ; ce n'est ni un vice ni un avilissement, et on ne saurait la qualifier de maladie ; nous la considérons comme une variation de la fonction sexuelle provoquée par un certain arrêt du développement sexuel. Plusieurs individus, hautement respectables, des temps anciens et modernes, ont été homosexuels, et parmi eux, on trouve quelques-uns des plus grands hommes (Platon, Michel-Ange, Léonard de Vinci, etc.). C'est une grande injustice de persécuter l'homosexualité comme un crime et c'est aussi une cruauté. » Quelle différence de ton entre l'athée matérialiste et les charitables évêques chrétiens ! Mais sur ce terrain, on peut même aller plus loin : à propos du terme « perversion », appliquée par la psychanalyse à l'homosexualité, un de nos grands psychanalystes, le Dr Pasche, au Congrès international de psychanalyse tenu à Stockholm en 1963, consacré à l'étude de ce sujet (je me demande si nos chers évêques connaissent même l'existence de ce congrès !), déclarait : « Disons un mot sur le terme de perversion appliqué à l'homosexualité. Nous pensons, à la suite de Freud, que ce terme ne lui convient pas » (4).

Après la déclaration de ces deux spécialistes, je me demande si nos évêques n'auraient pas mieux fait de prendre la position de leur confrère hollandais qui, interrogé au sujet du prêtre homophile, reconnaissait son ignorance en la matière. C'était une situation nouvelle pour lui. Mais il refusait, par principe, avec ses collègues, la condamnation de qui que ce fût. Si je ne me trompe, c'est saint Thomas qui disait que le jugement droit doit être donné, en fonction de la connaissance de la chose jugée telle qu'elle est en soi (5). Je vous demande encore une fois, Messieurs les évêques : connaissez-vous l'homosexualité ?

(4) *Revue de Psychanalyse*, 1964, p. 350.

(5) 2-2, Q. 51.



sexualité, telle qu'elle est en soi, pour la juger moralement illégitime ? A vous de répondre. Mais je vous prie de ne point oublier les paroles d'un certain Jésus à un certain Pierre : « Ne juge pas impur ce que Dieu a créé ».

Mais là où les choses deviennent grotesques, c'est dans le membre de phrase suivant « ... même si les personnes en cause sont toujours à respecter. » On connaît le refrain : « Il faut haïr le péché, aimer le pécheur. » Mais, voyez-vous, nous ne voulons pas de votre charité méprisante. Nous demandons, non l'aumône de votre pitié, mais la justice de la vérité tout simplement. Car, soyons logiques : si l'homosexualité, d'après vous, est moralement indéfendable, nous sommes des êtres immoraux ; notre organisation est une antichambre de l'enfer ; notre revue *Arcadie* est une publication perverse. Si l'exercice de notre sexualité (ce à quoi tout homme a droit) constitue un grave péché, vous nous vouez à une chasteté obligatoire, mais vous savez que c'est impossible. La chasteté est possible quand elle est volontairement choisie, réalisée par une sublimation totale de la libido. Mais soyons réalistes : vous en connaissez d'expérience la difficulté (6). Combien de névroses, d'angoisses, de crises d'hystérie, d'états dépressifs, parmi ceux des membres du clergé, qui sont incapables de cette sublimation ! Combien de désertions parmi les vôtres, lesquels se rendent compte de l'absurdité d'une chasteté stérile (je parle toujours de la chasteté non sublimée) ! Alors, voulez-vous accabler nos épaules sous un tel fardeau ? Vous direz que la grâce nous aidera, mais je vous rappelle le proverbe scholastique : « La grâce perfectionne la nature, mais elle ne la détruit pas. » Dans ces conditions, Messieurs les évêques, nous y renonçons, et nous assumons notre homosexualité, que vous la déclariez « moralement illégitime » ou pas.

Cela posé, je suis d'accord avec vous sur la critique qui vise l'intégrité de l'information. Vous avez raison : on ne peut juger que ce qu'on connaît... Mais je crois avoir déjà exprimé cela quelque part.

ANTOINE D'ARC.

(6) Freud en étudiant la sublimation la déclare affaire d'une petite minorité. Il y a aussi des psychanalystes qui ne croient guère à cette sublimation, au moins dans la pratique.

## NOUVELLES

## FRANCO-HOLLANDAISES

par J.-P. MAURICE.

Je m'apprêtais à braquer pleins feux sur ce pays où le (saint) esprit risque d'être déplumé et où les barrettes volent par-dessus les moulins, Antoine d'Arc m'a ravi le goupillon et traite le fond du problème avec sa compétence habituelle. Il nous reste à tâter le pouls de l'opinion française à travers la presse déchaînée :

« Je crains que le public, nous dit Jacques Buisson dans *La Croix* (10-12-70), ne retienne que l'interview du prêtre qui se présente ouvertement comme homosexuel. Etait-il opportun de donner ces images ? Nombre de téléspectateurs en auront été sûrement indignés et on les comprend. Mais une enquête objective sur un milieu déterminé peut-elle ignorer ce qui a pignon sur rue ? Qu'un tel excès soit possible indique bien qu'un certain réformisme ne sait pas toujours jusqu'où il peut aller trop loin... Il est bien évident — et le cardinal Daniélou l'a justement souligné — que le drame personnel et affectif de ces êtres déchirés est une chose (et l'existence officielle d'un « aumônier » est déjà discutable) mais de là à privilégier l'anormal, il y a un abîme. »

« On aimerait aussi être sûr que cette interview ne donne pas à un phénomène très isolé un retentissement hors de proportion avec son importance réelle. »

Toujours à propos de cette fameuse émission « XX<sup>e</sup> siècle », *La Croix* revient à la charge en publiant une déclaration du Secrétariat de l'épiscopat (français) qui se fait l'écho de téléspectateurs « particulièrement indignés par certaines séquences » et affirme que « de telles images ne représentent pas l'ensemble de l'Eglise de Hollande et conduisent à être injuste vis-à-vis des catholiques de ce pays ».



Enfin, le 15-12-70, *La Croix* publie dans sa page « Actualité religieuse » une interview du P. Van Montfoort, président de l'Association des religieux aux Pays-Bas, sous ce titre pour le moins étrange : *Hollande = une Eglise en recherche* (sic) ou *La contestation n'est pas la règle*. A l'affirmation suivante : « Les téléspectateurs français ont été choqués d'apprendre que l'épiscopat hollandais avait désigné un prêtre pour s'occuper spécialement de la pastorale des homosexuels », le P. Van Montfoort répond assez courageusement : « Il y a une situation de fait en Hollande qui, sans doute, n'existe pas en France (voire !). D'après des statistiques récentes, il y aurait en Hollande près de 400 000 homosexuels ! Que l'épiscopat s'occupe d'eux, cela est tout à fait accepté chez nous car ces gens ont aussi le droit d'entendre l'Evangile, d'entendre l'appel à la conversion. Ils ont besoin d'être aidés et personne ne doit être tenu dans l'isolement comme un pestiféré. C'est donc un souci pastoral qui a décidé de cette aumônerie et plusieurs prêtres sont engagés dans cette mission. Par ailleurs, en ce qui concerne cette soi-disant bénédiction accordée à un « couple » d'homosexuels, qu'un prêtre l'ait donnée, ce n'est pas un acte de l'Eglise de Hollande. Le cardinal Alfrink a répondu catégoriquement *non* à une demande de reconnaissance de telles « unions ». Sa position est extrêmement nette sur ce sujet. »

« Carré blanc pour l'Eglise de Hollande » titre *Le Monde* (10-12-70) que l'on sent un peu gêné aux entournures : « La manière peu voilée avec laquelle les projecteurs de l'émission « XX<sup>e</sup> siècle » ont présenté (certains problèmes) n'aura pas manqué de choquer nombre de téléspectateurs français... premier prêtre à avouer publiquement, avec un sourire à peine gêné, sa propre condition d'homophile. »

Pour l'*Aurore*, les Hollandais s'ennuient ! « Ces Hollandais ne nous apportent rien. De la sincérité, certes, mais qui vire à un exhibitionnisme... grotesque avec ce prêtre qui s'affirme homosexuel... A force de mélanger toutes les valeurs, de confondre liberté et libertinage, les séminaires hollandais se vident : 270 prêtres ordonnés il y a 4 ans, 10 seulement cette année... et cela finit, symbole de la désagrégation, par la démolition d'une cathédrale alors qu'on ne voit rien s'élever pour la remplacer. »

Enfin, pour *France-Soir*, « la séquence hollandaise était celle du défoulement... plus formel que spirituel peut-être (avec) le prêtre homosexuel (c'est lui qui a eu droit au

rectangle blanc) qui ne demande pas mieux que de s'expliquer avec son évêque. »

A chacun de tirer ses propres conclusions. Tout commentaire serait superflu et tout jugement personnel déplacé sur un sujet si controversé. Espérons que cet « incident de parcours », aussi regrettable qu'inattendu, ne fera pas avorter dans l'œuf le dialogue amorcé par Baudry avec l'Eglise de France et que cette dernière reconnaîtra, un jour prochain, que nous sommes aussi « des gens qui ont le droit d'entendre l'Evangile ». Nous n'en demandons pas plus pour l'instant car on ne saurait sauter qu'un obstacle à la fois.

Par ailleurs, toute cette émotion justifie et motive la prudence arcadienne auprès des impatients. Il nous faut aller au pas afin de ne point dépasser le consensus national car nous savons bien (qu'on le déplore ou non, c'est ainsi !) que les excès n'ont jamais convaincu personne mais au contraire irritent tout le monde et engendrent d'autres excès en sens contraire. C'est ainsi que l'on passe de la liberté à la dictature et de la dictature à l'anarchie.

#### *Le rouge est mis :*

Les uns parlent trop. Les autres pas assez. Sommes-nous donc condamnés à être les plus grands communs diviseurs de l'Histoire ?

Lors de ma causerie sur l'Espagne, j'ai posé des questions au sujet de nos frères et sœurs d'au-delà les rideaux de fer et de bambou, frères et sœurs que, à force de n'en point parler, on a tendance à oublier. Hélas ! ce n'est pas parce que l'on ignore un danger que celui-ci n'existe pas et je suis heureux d'avoir pu accrocher ce grelot qui a déjà résonné dans la conscience d'honnête homme de Pierre Nédra.

On devine avec quelle fringale je me suis jeté sur les feuilles « Spéciale-Idees » de *L'Humanité* des 18-9, 25-9 et 30-10-70, feuilles qui éditaient un long et passionnant article dû à la plume autorisée du Dr Bernard Muldworf, médecin des hôpitaux psychiatriques, dont le titre, à lui seul alléchant, était déjà tout un programme : « Liberté sexuelle et révolution » (Ohé ! André Clair...).

A défaut de savoir quel sort bien ou malheureux est réservé aux nôtres en pays socialistes, nous allons enfin connaître la position officielle du parti communiste français à notre égard, me disais-je, grâce à un homme de l'art



qui a le courage de s'avouer psychanalyste. La chose est importante, elle est même capitale !

Déception. J'ai eu beau scruter le texte mot à mot, nous ne sommes même pas cités une seule fois : ni dans les deux volets de l'article proprement dit, ni dans la « Réponse sur la Sexualité » du 30-10, réponse à des lettres de lecteurs et à des commentaires de la part du *Monde* et du *Nouvel Observateur* dont on ne nous fait, d'ailleurs, point part.

Evidemment, je sais bien que cela ne prouve rien mais il est vraiment trop commode de s'en tirer toujours par le biais du mutisme. Le silence laisse tout supposer, le meilleur et le pire... Nous sommes majeurs et vaccinés, on ne nous fera pas gober que l'homosexualité est, spécifiquement, un « vice bourgeois », qu'il n'existe aucun homophile au-delà du rideau de fer, que les intellectuels du parti méconnaissent notre problème ou bien, au contraire, qu'ils lui ont, médicalement et scientifiquement parlant, trouvé une solution (et si tel est le cas, de grâce, messieurs, faites-nous en profiter au nom de la solidarité et de la fraternité humaines !).

Nous voilà donc réduits, une fois de plus, à essayer de débusquer quelques parcelles de vérité en lisant entre les lignes d'un article qui est, par ailleurs, je le répète, captivant de bout en bout.

Si tant est que nous soyons peu ou prou assimilés aux hippies ou aux partisans de la liberté sexuelle intégrale, je nous plains car, selon le Dr Muldworf, « la psychologie et la psychanalyse nous montrent l'aspect personnalisant de l'amour sexuel et le caractère formateur du couple durable et stable » ... mais le sommes-nous ?

Résumant sa pensée, le docteur déclare : « La sexualité humaine se constitue sous le signe d'une double répression : une répression profonde qui est liée aux structures psychologiques de l'être humain, une répression sociale qui est liée à l'organisation nécessaire de la vie sexuelle en société sous la forme des structures de la parenté. »

Partant de là, l'auteur se livre à une brillante démonstration (je ne dis pas justification) au terme de laquelle « on touche maintenant du doigt en quoi le thème de *liberté sexuelle*, en dépit de ses apparences, appartient directement à l'arsenal idéologique de la bourgeoisie et que, finalement, loin d'être révolutionnaire, il est en fait réactionnaire ! »

La sexualité est donc qualifiée de « nouvel opium ». « On pourrait dire de l'érotisme ce que Marx disait de la religion : il est l'expression de la détresse réelle et la protestation contre cette détresse. Protestation dérisoire, fuite en avant, refus passif et négatif de la société (devenue une abstraction) à la place d'une action politique véritable (dont le mode de vie *hippy* est la forme la plus lamentable et la plus significative du désarroi profond de certaines couches de la jeunesse) ».

Concluons.

La panacée ? Elle est « dans le renversement de la société capitaliste pour la remplacer par un ordre social où l'amour trouvera sa vraie place comme source, parmi d'autres, de l'épanouissement humain, où l'homme pourra se réconcilier avec son corps et ses sens sans courir le risque de voir se transformer en marchandise ses besoins les plus intimes et les plus fondamentaux ».

Mais avons-nous une place dans le contexte de cet ordre social et, si oui, quelle est cette place ? Si non, il serait vraiment par trop singulier que nous fussions rejetés à la fois par l'opinion publique, par l'église française et par le parti communiste français !

Qui voudra bien nous répondre ? Le Dr Muldworf ? Chiche !

*Et vlan ! Passe-moi l'éponge :*

— Dans le n° 202 de *Lectures pour tous* (y compris pour les Arcadiens) 2<sup>e</sup> partie, signée André Calas, d'une grande enquête sur l'homosexualité, enquête qui est, pour une fois, bien documentée, objective, intelligente et vraie ! Le n° 203 (décembre 70) fait largement place au courrier des lecteurs reçu au sujet de ce reportage. Je remercie au passage l'honorable correspondant de Bourg qui a bien voulu m'envoyer un dossier complet et circonstancié. Les bons reportages servant notre cause sont trop rares pour que nous les laissions passer sans réagir.

Dans la seconde partie de l'article, intitulée : « L'homosexualité est-elle guérissable ? » retenons cette conclusion (malgré l'optimisme béat du docteur Marcel Eck) : « On ne peut jamais répondre de la guérison complète. La pratique de la psychanalyse dans le traitement de l'homosexualité est difficile, incertaine, pas toujours efficace ; en



tout cas, elle est remplie de drames, d'imprévus et parfois, pour le médecin, de cas de conscience. »

En somme, ce face à face nous renvoie dos à dos !

Dont acte.

— Ici Paris semble avoir pour devise « de plus en plus bas » ! Dans le n° du 3 au 11-5-70, un certain Jean Favières titre en énormes caractères d'affiche : « *L'envie qui a failli tuer Jean-Pierre lui rapporte une fortune : 4 millions dans une pissotière !* » Il s'agit de l'aventure on ne peut plus banale d'un citoyen qui, satisfaisant un légitime besoin, dans un des rares et précieux édicules qui subsistent passa à travers le plancher et plongea dans ce que vous pensez. Ayant assigné la municipalité en dommages et intérêts, il gagna son procès. Point à la ligne.

Mais le comble c'est que l'article en question s'illustre d'une photo montrant un beau jeune homme dans une vespasienne neuve à trois places ! Eh bè, ce n'est pas Arcadie qui passerait de tels documents !

C'est égal, ça ne sent pas la rose dans la presse du cœur. Au fait, est-ce toujours ainsi qu'il faut l'appeler ?

— Santé : En dépit de l'efficacité des anti-biotiques, il y aurait à l'heure actuelle, d'après *Ouest-France* (7-10-70) et les statistiques de l'O.M.S., 150 millions d'hommes et de femmes atteints de gonococcie, soit les populations réunies de la France et du Japon. « *La situation est grave*, a déclaré le professeur Siboulet aux entretiens de Bichat, car le seul moyen d'enrayer l'extension de cette maladie serait un vaccin et il n'en existe pas. » Les adolescents représentent près de 15 % des cas recensés. D'après *Ouest-France*, les causes en sont « une plus grande liberté des mœurs, l'extension du tourisme (sic) et l'Homosexualité. »

A ce sujet, un lecteur de *Minute* (n° 444) réclame, en ce qui concerne les travailleurs nord-africains, « *une sérieuse visite sanitaire comportant des analyses sérologiques (prises de sang) effectuées par des médecins asser-tés* ». Un autre lecteur, mais dans le n° 440, suggère à M. Giscard, à propos des péripatéticiennes, « *une patente de travailleuse en chambre avec de la matière première appartenant à autrui* ».

— Mme Soleil, qui sévit sur les ondes d'Europe I chaque dimanche matin en semi-direct, disait l'autre jour à la mère d'une lesbienne ayant déserté le domicile conjugal pour suivre sa camarade de bureau : « *Elle reviendra*

d'elle-même, une fois son caprice apaisé... » Voire. Nous en doutons. Chère madame Soleil, ce terme de caprice est bête comme la lune. Vous devriez mieux étudier Uranus !

— Nouveautés : en librairie, « *La Nuit des longs couteaux* » par Max Gallo (livre qui inspira Bertolt Brecht dans « *Arturo Ui* » et Lucchino Visconti dans « *Les Damnés* » — « *Les Armes des Krupp* » par William Manchester — « *La nouvelle Sexualité Féminine* » par Manfred De Martino — au cinéma, « *Ostia* » : « *on y retrouve les obsessions de Pasolini à travers la vie de deux frères (Laurent Terzieff et Franco Citti) aux rapports ambigus* » (*Paris-Match*), « *jeu nauséabond... sempiternelle confusion des idées... délabrements mentaux... incroyable monument à l'éloge de la pédérastie... il faut démystifier Pasolini* » (Jean Rochereau, *La Croix*), « *Même si c'est une grande source d'inspiration, cette complaisance finit par être insupportable. Alors, pourquoi la supporter ?* » (Robert Chazal, *France-Soir*), « *Il (Pasolini) croit que profaner le sacré suffit à sanctifier le profane* » (Louis Chauvet, *Le Figaro*), « *L'Invasion* » : « *intermèdes homosexuels pour cabaret spécialisé* » (Louis Chauvet).

— Joseph Folliet (« *La grande guerre des sexes* », *La Croix* du 7-10-70) et J.-F. Revel (*L'Express* du 12-10-70) se sont préoccupés des problèmes réels et profonds de la femme américaine contestataire (A generation of vipers, d'après Philip Wylie) « *et de l'indignation du Français moyen, partagée par son épouse, lorsqu'il a vu l'homosexualité féminine inviter l'homosexualité masculine à une alliance pour défendre le droit sacré à la déviation sexuelle* » (Joseph Folliet).

— A la Télévision : un écrivain homosexuel et catholique se confesse publiquement devant l'autel pendant que jongleurs et gens du spectacle font le chœur, une mère interroge son fils : « *Pourquoi n'aimes-tu pas les femmes ?* », deux femmes amoureuses, le dernier rôle d'un vieil homme qui meurt, tout cela à... la TÉLÉVISION hollandaise !

J.-P. MAURICE.



## GEORGES

par HARALAMPOS.

Raconter des souvenirs, c'est déjà signe de vieillesse, surtout si l'on a dépassé la soixantaine. Il est vrai que les jeunes, vivant intensément, n'ont pas le temps de se retourner en arrière pour revoir le passé : cela n'arrive qu'à nous autres vieillards. C'est ainsi que, parmi mes nombreux souvenirs, j'en choisis un qui intéresse mes amis d'*Arcadie*.

Il y a bien des années, je travaillais dans une société de transports. Parmi les employés il y avait un jeune homme ; je l'appellerai Georges. Rien dans ses manières, sa voix, sa démarche ne traduisait l'efféminé. C'était un jeune homme viril. Evidemment, il était dépourvu de l'air rude et raide, de l'attitude de coq qu'on remarque presque toujours chez les hommes. Il était doux, modeste et surtout il ne jurait jamais, il n'injurait personne, ce qui aurait dû devenir une habitude pour lui dans ce milieu de conducteurs de camions où les hurlements des klaxons rivalisaient avec les jurons vomis par les chauffeurs. Ces traits de son caractère avaient fait naître en moi un espoir. On croit toujours ce qu'on désire.

Un jour, inopinément, nous apprîmes dans le bureau que Georges s'était marié. Il n'avait parlé à personne de ce projet. Ce petit « scandale » fournit aux employés l'occasion de cancaner abondamment. La participation au chagrin d'autrui, la compassion dans l'adversité est facile, possible, je dirais même banale, pour la plupart des hommes ; mais la participation au bonheur d'autrui est difficile et bien souvent impossible, parce que surgissent la jalousie, l'envie et la méchanceté. De sorte que tous le critiquaient sévèrement, chacun cherchant avec un raffinement cruel à l'affliger. Il acceptait les réprimandes sans répondre.

Un jour, m'ayant rencontré, seul dans la rue, il se préparait à recevoir de moi aussi un « savon » à cause de

son mariage précoce. Il fut surpris de m'entendre lui en parler d'un ton approuvateur, chaleureux et encourageant. Je lui dis que je serais toujours à ses côtés. Il rougit. Emu d'une façon manifeste, il ne put proférer qu'un mot : « Merci », en me serrant la main, et s'éloigna vite comme s'il avait des poursuivants à ses trousses. Il y avait bien longtemps que je n'avais vu une joie si vive.

Huit mois après son mariage, un garçon lui naquit. Tous dans le bureau avaient oublié la date de son mariage ; moi non. Et je compris alors sa précipitation à convoler en justes noces. Le lendemain je lui apportai du linge pour le bébé, couleur azur. Je laissai le paquet au kiosque voisin, afin que personne dans le bureau ne sache rien. Le lendemain, m'ayant rencontré, il me remercia d'un mouvement de tête et d'un sourire superbe.

Jusqu'ici tout allait pour le mieux pour Georges ; mais l'adversité n'était pas loin. Il reçut l'ordre d'aller faire son service militaire. Les commentateurs sur sa conduite reprirent au bureau : il aurait dû faire son service avant de se marier ; du moment où il a fait tout de travers, qu'il aille se débrouiller comme il peut. C'était l'opinion générale que j'évitai de partager. Au contraire je continuai, à son grand plaisir, à lui apporter des cadeaux pour son enfant jusqu'au jour où il quitta le bureau pour l'armée. Sa satisfaction d'être ainsi traité par moi était évidente. Je lui avais dit un jour : « Je t'envverrai de l'argent de poche, mais ne le dis à personne ». Il me regarda d'un air qui disait : « Ai-je l'air si con que ça ? » Il partit. Quelques jours plus tard, les autres employés du bureau l'avaient déjà oublié comme il n'eût jamais existé, mais moi, je pensais souvent à lui et chaque fois que je lui envoyais ce peu d'argent dont je disposais, son absence me devenait plus sensible.

N'importe qui à sa place, et même avec un esprit moins subtil, aurait assurément pénétré mon secret. Mais lorsqu'il ne s'agit pas de professionnels, ni d'un milieu où, l'homosexualité étant manifeste, on cherche sans ambages à entrer en contact, il n'est pas facile de se hasarder sur ce terrain brûlant. D'ailleurs en Grèce, même dans ce qu'on appelle « le milieu », si l'on cherche à entrer en contact avec un professionnel, il faut que le « rôle » de chaque partenaire soit nettement défini d'avance. Si ce « rôle » n'est pas a priori fixé, rien ne marche et les regards langoureux et les demi-mots continuent à l'infini.



En jugeant et en comparant mon attitude à celle que d'autres lui avaient montrée dans le bureau, il est certain que Georges, avec l'expérience qu'il devait avoir comme tout jeune homme de chez nous, avait la certitude que je ressentais pour lui quelque chose de particulier, et que je désirais quelque chose. Mais quoi ? Appréhendait-il que, étant son aîné, je ne cherchasse quelque faveur qu'il eût désapprouvée ? Peut-être est-ce pour cela que nos relations n'avaient pas marqué de progrès.

Quelques mois plus tard, j'abandonnai le travail dans ce bureau. Je lui annonçai ma démission ; il m'écrivit que cette nouvelle l'attristait parce qu'il ne me retrouverait pas en regagnant ses pénates.

J'avais alors une petite maison près de la ligne du métro entre Néon Iraklion et Amaroussion, dans un jardin de cinq cents mètres carrés, entouré d'une clôture qui n'était pas comme je l'aurais souhaitée, mais comme la loi l'exigeait, c'est-à-dire faite d'un mur haut d'un mètre surmonté d'une grille. On me voyait du dehors et cela me contrariait. De sorte que, dès la première année, je plantai des plantes grimpantes à l'intérieur de la clôture, qui poussèrent de façon à couvrir vite toute la hauteur de la grille. Je plantai aussi du chèvrefeuille, de la passiflore, de la glycine. Les frondaisons formèrent ainsi un mur vert à la hauteur désirée. Dans mon jardin, la culture des fleurs l'emportait : il y en avait de plusieurs genres et pour toutes les saisons. Dans un coin vivotaient les plantes odoriférantes pour l'assaisonnement des salades crues : le persil, la menthe, le céleri, le cresson. Il n'y avait pas de place disponible pour davantage de légumes. Dans le coin le plus écarté, que mes amis surnommaient du nom flatteur de « jungle », il y avait un pêle-mêle de plusieurs espèces de plantes, depuis de belles fleurs jusqu'à des herbes des plus communes. Cela était arrivé parce que j'y jetais toutes sortes de graines de fleurs qui ne m'intéressaient pas et que j'y enfouissais des branches et tout ce que je trouvais de vert. Evidemment, la plupart se desséchaient, mais si par hasard une graine ou une plante prenait racine, elle faisait de tels progrès dans ce coin vierge qu'elle l'embellissait. Tout cet espace du jardin était mon occupation après mon travail quotidien au dehors.

Vers le milieu d'avril, un samedi au coucher du soleil, l'air était saturé de désirs et une douce brise caressait langoureusement toute la nature. Je me trouvais au jardin,

arrosant et sarclant. J'avais besoin d'un outil et, allant le chercher, je passai devant la porte du jardin. En jetant un regard au dehors, j'aperçus au loin un soldat qui semblait chercher quelque chose. Les rayons du soleil couchant entouraient son visage de telle façon qu'il m'était impossible de discerner ses traits : on l'aurait cru nimbé d'une auréole, telle une vision d'un autre monde. A un certain moment il se déplaça vers un mur qui faisait ombre. Alors je le reconnus : c'était Georges. Mon cœur faillit briser ma poitrine. Je sortis comme poussé par le vent et l'invitai à entrer. Notre rencontre fut cordiale. Son regard, son sourire incomparable m'exaltèrent. Je désirais le prendre dans mes bras. Je n'osai pas le faire, mais notre poignée de mains fut si forte, si intense qu'elle équivalait à un embrassement. Après les questions d'usage : comment allait sa santé ? Quand est-il arrivé ? je lui donnai le sarcloir et l'invitai à continuer mon travail dans le jardin, m'excusant pour aller préparer le dîner. Quand je revins il me demanda la permission de se rafraîchir à la douche. Je lui apportai une serviette-éponge, tout en exerçant sur moi-même un contrôle héroïque pour ne pas le regarder nu. A un moment, cependant, nos regards se rencontrèrent et alors toute la tourmente des années écoulées y passa. Au dîner nous parlâmes peu. Il était gai et, pour ainsi dire, plus à l'aise devant moi. Pendant tous ces derniers mois, presque une année, là-bas en faisant son service, il avait sans doute pensé à tout ce qui s'était passé entre nous et, arrivant à une conclusion, il avait pris des résolutions. Après le troisième verre, animé par une pointe de vin, il me dit : « Si tu veux, je passerai la nuit ici. » Et il rougit. Il n'était pas encore allé chez lui. Sa décision signifiait aussi qu'il s'offrait sans conditions.

Et c'est ainsi que s'est résolu le grand problème qui m'avait tourmenté jusqu'à ce jour-là.

HARALAMPOS.

(traduit du grec par DEMIS).



## MAX JACOB

par ANDRÉ CALAS.

Au mois d'avril 1942, un policier nazi en civil pénètre dans la basilique de Saint-Benoist-sur-Loire et avise un petit groupe de visiteurs que conduit un guide amateur. Il s'approche de lui et lui dit d'une voix sèche :

— Vous vous appelez Max Jacob. Vous êtes Juif.

Le curé Albert Fleureau accourt :

— Mais c'est un excellent paroissien. Il assiste à la messe, la sert et communie tous les matins.

L'homme de la Gestapo tranche.

— Il ne s'agit pas de religion. C'est la race qui compte !

Ce jour-là on n'arrêta pas Max Jacob.

L'intervention du maire de Saint-Benoist fut sans doute efficace. Il avait dit « Ne touchez pas à cet homme. C'est un érudit. C'est un poète ». La barbarie respecterait-elle le génie ?

Le 24 février 1944, vers la fin de la matinée, le sursis que le Destin, que Dieu avait donné à Max Jacob et dont il n'avait pas voulu profiter pour s'enfuir sous un nom d'emprunt, prit fin. Une voiture noire s'arrêta sur la place, trois hommes en descendirent. Ils venaient arrêter le poète, cette fois pour de bon. Ses amis accoururent, ne purent rien faire. Sa logeuse eut ce cri :

— Vous voyez, ça vous a bien servi de tant prier !

De la prison d'Orléans au camp de Drancy, les gendarmes français qui le « transféraient », lui permirent d'écrire quelques lettres à ses amis, à Jean Cocteau, à André Salmon, à Sacha Guitry. Toutes se terminaient à peu près par ces mots : « J'ai confiance en Dieu et en mes amis. Je le remercie du martyre qui commence ».

MAX JACOB

Son martyre fut bref. Débarquant le 24 février 1944 à Drancy, Max Jacob y mourut cinq jours plus tard d'une double pneumonie. A Drancy trois de ses compagnons, convertis, comme lui, récitèrent en cachette la messe des morts. L'un d'eux, Julien J. London, dit aux hommes qui emportaient son corps vers le cimetière d'Ivry :

— Savez-vous que vous allez enterrer Max Jacob, un grand poète.

L'un d'eux haussa les épaules :

— Jacob, Jacob, il doit rester bien d'autres Jacob ici.

Et pourtant il était unique. Il repose aujourd'hui au cimetière de Saint-Benoist où une rue porte son nom. Le Musée d'Orléans possède une salle Max Jacob et ses « Amis » se rendent régulièrement en pèlerinage sur sa tombe.

*Un grand amour : Picasso.*

De son vivant, au milieu de cette bohème moqueuse et libertine, on a souvent douté de la sincérité de sa foi. « C'est du théâtre », disait-on. Parce qu'il était fantaisiste, qu'il aimait les calembours, les bons mots, la comédie. Pourtant les nombreuses années qu'il passa à l'abbaye et sa mort ne laissent pas de doute sur sa sincérité.

On discerne deux périodes dans sa vie : l'une d'amusements et de folies, l'autre austère et pieuse ; les deux se sont mêlées parfois. Max Jacob était mal à l'aise dans sa peau ; il ne s'aimait pas. Son humilité touchait au masochisme. Il n'aimait ni sa race ni sa religion d'origine, ni sa famille. Il est vrai que celle-ci ne comprenait rien à ses goûts. Il se sentait de tout son être différent des autres, en marge, en révolte. Un lecteur lui écrivit un jour de la Jamaïque avec cette simple adresse « M. Max Jacob, poète et peintre, Paris ». La lettre alla au rebut mais un employé des postes, passionné de peinture, la remarqua et la lui fit parvenir, après avoir découvert son adresse précise. Ravi, Max Jacob le remercia et entama avec lui une correspondance. Comme finalement, ils voulaient se rencontrer, Max l'avertit à l'avance : Je suis un petit vieux (il n'avait que 45 ans) avec une petite figure rougeaude, de grands pieds. Je suis chauve, bête, distrait, méchant, pieux, larmoyant, conteur, bavard... je suis sale, mal habillé, prétentieux, bonasse, jaloux mais assez aimable et poli ».



Tant d'acharnement contre soi-même frise le dérangement mental. Et comme cette tendance à s'humilier réparait dans beaucoup de ses lettres, jusqu'à la fin de sa vie, on est forcé d'admettre qu'elle n'est pas feinte. La psychanalyse y verrait un profond sentiment d'infériorité, doublé d'une volonté quasi obsessionnelle d'auto-punition. Et cela explique en partie sa conversion au catholicisme ; cela explique également pourquoi Max Jacob n'a pas voulu durant l'Occupation se sauver, éviter l'arrestation alors que toute sa famille avait été déjà déportée. On peut même imaginer qu'il porta l'Etoile jaune sans déplaisir.

Ainsi s'expliquent ces vers :

Je suis la honte. Je suis la boue  
Je suis la vidange et la crotte  
Mon œil est un péché.

Né en Bretagne à Quimper le 11 juillet 1876, il vient assez tôt à Paris où il accepte pour vivre de faire toutes sortes de petits métiers, employé de magasin, garde d'enfant, ouvrier menuisier. Il est si pauvre que, pour peindre, il mélange de la cendre de cigarette à la poussière de crayons, de pastel et essaie même de la teinture d'iode. C'est alors qu'il rencontre Pablo Picasso. Ils habitent tous deux dans un atelier misérable 13, rue Ravignan à Montmartre. Picasso n'a que 22 ans, Max, cinq ans de plus mais il est subjugué par la personnalité, l'imagination folle et la volonté dominatrice de son ami. Au physique, Max encore jeune a du charme : des yeux très noirs, perçants avec de longs cheveux d'ébène. C'est Picasso qui le pousse à écrire :

« Que nous avons été heureux, malgré toute notre misère, écrira-t-il plus tard. Picasso me le rappelait : « Tu te souviens Max, quand nous ne pouvions prendre un fiacre ; et maintenant j'ai une voiture de luxe et je m'en fous. »

Dans une lettre à Jean Cocteau, Max a confessé cette passion pour le peintre génial « Ah, si Picasso avait été comme Maritain, ma vie aurait été un paradis. L'amour-admiration, genre Madeleine, que j'ai pour Picasso est un amour admirable, un hommage rendu à Dieu dans ses créations réussies ».

Lorsque, bien plus tard, Max Jacob fut menacé d'être arrêté sous l'Occupation, André Salmon et plusieurs amis lui proposèrent de le cacher chez eux, il répondit :

— Si je demandais asile à quelqu'un, ce serait à Picasso, comme il est naturel !

Déchiré entre un besoin de pureté — très grand — et ses instincts sexuels — très exigeants — entre le souvenir de son enfance en famille et l'existence bohème qu'il a choisie, entre deux religions, le judaïsme et le christianisme, Max Jacob cherche et apporte un ton nouveau, une conception neuve de la poésie. Finis le vers classique et même le vers libre. Il invente le poème en prose. Il se fait un masque de l'humour ; du burlesque ; du fantasque derrière lesquels il dissimule sa faiblesse, son besoin de tendresse et son angoisse. Ses amis disent qu'il n'est jamais sérieux ; il l'est mais il le cache :

— Je me suis appliqué, dit-il, à saisir en moi les données de l'inconscient, les mots en liberté, les associations hasardeuses des idées, les rêves de la nuit et du jour, les hallucinations.

Cet art nouveau qui va être celui de la poésie moderne, de la peinture, de la musique du xx<sup>e</sup> siècle, est issu bien évidemment des découvertes de Freud sur les zones cachées de la conscience. Nous sommes loin de la clarté cartésienne. Max Jacob ouvre la voie à toute une cohorte de jeunes poètes, plus ou moins surréalistes qui mêleront les sortilèges du rêve et du fantastique au goût du burlesque, de la drôlerie, de l'humour : Blaise Cendrars, Aragon, Philippe Soupault, Desnos, Michaux, Prévert. *Le Cornet à dés*, son chef-d'œuvre, est plein de ces trouvailles : « Un incendie est une rose sur la queue ouverte d'un paon ». Ou : « Elle est si lasse que les paupières des renoncules se ferment sur son chapeau ».

### *Les doigts surchargés de bagues*

Sa foi profonde (le 22 septembre 1900), il a une vision du Christ qu'il a décrite longuement) ne l'empêche pas de s'abandonner à ses passions homosexuelles. C'est l'époque où selon André Salmon il s'intéresse à « plusieurs malfaiteurs, à des misérables traqués par la police ». C'était chez lui un acte de charité, payé, récompensé par quelque attendrissement. Un jour il s'est excusé de manquer un rendez-vous en invoquant ce prétexte « je dois recevoir un jeune cambrioleur de mes amis ». Plus tard, il aura une assez longue liaison avec le jeune écrivain Maurice Sachs qui lui fut aussi un peu voleur, un peu dénonciateur.



Max encore jeune est habillé comme un excentrique : talons hauts, chaussettes rouges, capes et chapeau de dandy, cravates de couleurs voyantes qu'il change selon les indications de l'astrologie. Il a les doigts chargés de bagues.

Et soudain en 1921, lassé de ce genre de vie, il quitte Paris pour l'abbaye de Saint-Benoist-sur-Loire sur les conseils d'un jeune prêtre converti comme lui, l'abbé Weill. Désormais, il ne portera qu'un béret, une pauvre pèlerine et des sabots :

— J'ai ma cellule au plâtre blanc, mon lit blanc, sans tapis devant, écrit-il, quelques rayons de planches et un lavabo de bonne.

Il reviendra à Paris vers 1928 pour se retirer définitivement à Saint-Benoist en 1936. Levé dès six heures, il assiste chaque matin à la messe, communie, écrit de nombreuses lettres, retouche des poèmes et peint en s'inspirant de cartes postales. Il reçoit encore de temps en temps quelque jeune admirateur ce qui fait dire à sa logeuse « Encore un qui vient prendre des leçons de poésie ! ».

Mais désormais pour lui l'essentiel n'est plus la poésie, ni l'art, ni l'amour mais la vie mystique. Il se préoccupe de convertir ceux qui viennent le soir. Un médecin qu'il a amené à la religion a dit de lui « Ce mystérieux bonhomme tenait caché sous son ample manteau un gros morceau de soleil dont il m'a donné une miette ».

Que pouvait lui faire alors l'approche de la mort ! Il ne l'a pas évitée. Il l'a attendue avec résignation et sans doute avec joie.

ANDRÉ CALAS.

## L'OMBRE D'UN CERCLE

par CLAUDE MAILLARD.

Sur le parvis de Notre-Dame des Champs, il y avait ce soir beaucoup de monde. Un vrai remue-ménage de chaises et de fauteuils roulants.

— Que se passe-t-il ?

Un jeune homme bien élevé me répondait que c'était la messe des malades et j'allais lui poser une nouvelle question mais un abbé l'appelait. Il me quittait en s'excusant.

Le portail était grand ouvert, j'entrais. Il faisait sombre et humide comme dans toutes les églises. Retrouvant une vieille habitude, je me signais. On me regardait. On, c'était l'abbé. Comme je lui souriais, il vint vers moi.

— Vous connaissez Patrick...

L'entrée en matière me surprit, moins que la suite de la phrase où il était question de la beauté et de la sensibilité d'un garçon qui était orphelin. A la fin, il me demandait :

— Habitez-vous le quartier ?

— Non, mais je viens souvent à Montparnasse.

— Je comprends, disait-il à mi-voix.

Patrick nous rejoignait. L'abbé avait raison, le jeune homme était très beau. Des yeux bleus un peu tristes, ombrés par de longs cils, un bouche large et une peau presque imberbe qui devait être douce. Je ne pus m'empêcher de rester sur son visage un peu plus longtemps que je ne le faisais d'habitude. Il dut sentir cet hommage muet, il détournait la tête d'un air gêné.

— Avez-vous encore besoin de moi ?

— Es-tu pressé ?

Et le jeune abbé lui prenait le bras.

— Non, personne ne m'attend.



Il se forçait à rire ; mais sur son visage il y eut une telle tristesse que j'eus peur de le voir pleurer.

— Venez avec nous.

— Je m'excuse, fis-je, mais il faut...

— Oh ! nous n'allons pas très loin... jusqu'à la sacristie.

La pièce était petite et triste, avec une bibliothèque murale, un vieux fauteuil, une table et dans un angle un confessionnal qui aurait fait le bonheur d'un antiquaire. Maintenant, l'abbé parlait de la kermesse qui aurait lieu dimanche prochain.

— Me ferez-vous le plaisir de venir ?

J'allais alléguer n'importe quel empêchement quand mes yeux rencontrèrent ceux de Patrick. Il me souriait.

Ma réponse enthousiasma l'abbé. Et quand nous nous sommes dit au revoir, nous étions presque amis. Patrick n'avait pas parlé.

Quand je suis sorti de l'église, la nuit était là un peu partout. Et cela a ajouté à ma mélancolie.

— Puis-je vous accompagner ?

Il baissait la tête et je voyais une masse de cheveux blonds à quelques centimètres de mon nez.

— Mais oui, avec plaisir.

— C'est vrai ?

— Pourquoi mentirais-je ?

— Ce soir...

Il hésitait mais devant mon silence accueillant, enchaînait :

— Ce soir je me sens seul.

— Mais nous sommes toujours seuls, Patrick. N'avez-vous pas d'amie ?

— Si vous voulez parler de jeunes filles, non. Celles de mon âge, je les trouve bêtes. Quant aux autres, elles me font peur.

— Mais des camarades ?

— Bien sûr, fit-il désabusé.

Pendant quelques secondes, nous avons marché sans rien dire. Cette histoire commençait à être envahissante.

— Je voudrais connaître des êtres comme vous.

— Je suis loin d'être exceptionnel.

— Me trouvez-vous beau ?

Je m'attendais à tout, mais pas à cette question lancée avec aplomb et timidité. Ne sachant que répondre, je

me contenais de rire comme on le fait souvent en pareilles circonstances. Alors il reprit avec beaucoup de sérieux :

— Non, dites-le moi vraiment... Comment me trouvez-vous ?

Je fis semblant de le détailler et, pour cet examen, m'arrêtai au milieu du trottoir. Bêtement, alors que je ne m'y attendais pas, je ressentis un trouble pas du tout comme il faut.

— Peut-être me trouvez-vous trop jeune ?

Je crois que c'est moi qui rajeunissais à vue d'œil.

— Vous vous appelez Claude, n'est-ce pas ? J'ai lu votre prénom sur la plaque de votre bracelet pendant que vous parliez à l'abbé. Claude...

Et il prononça mon prénom très gentiment.

— Vous ne me connaissez pas et vous pensez peut-être que mon intérêt n'est pas sincère. C'est la première fois que je rencontre quelqu'un avec qui je me sens bien. Vous me croyez, j'espère ?

— Bien sûr, Patrick.

— Mes parents m'appelaient Pat.

— Pat... cela vous va bien, car vous avez un petit côté félin.

— Dois-je ronronner ?

La question me fit rire.

— Que faites-vous Pat ?

— Quand ? Ce soir ?

— Non, dans la vie.

— Du bien... Vous l'avez vu du reste.

— Cela vous plaît ?

— Seriez-vous orphelin ?

Il posait la main sur mon épaule. A la sacristie, j'avais remarqué qu'il avait des mains distinguées. Et je ressentis une bouffée de joie orgueilleuse à ce qu'un garçon aussi jeune et beau s'intéressât à moi. Mais je ne voulais pas qu'il le sût, aussi lui dis-je avec ironie :

— Tout à l'heure, j'avais cru que c'était à moi de vous secourir.

— Peut-être pourrions-nous nous aider mutuellement, Claude...

— Oui.

— Si nous passions cette soirée ensemble ?

Il fermait à demi les yeux et m'observait. Il dut sentir une certaine réticence car, enlevant la main de mon épaule, il dit :



— Je commence une licence de philosophie. Parler de certains sujets avec vous m'ouvrirait de nouveaux horizons. Je suis toujours seul à penser comme à vivre. De la confrontation d'idées, qui n'ont pas besoin d'être opposées, peut naître...

Il faisait semblant de chercher le mot pour me permettre d'en trouver un encore plus avantageux que celui qu'il allait donner. Voyant que je n'entrais pas dans son jeu, il ajoutait doucement :

— Une amitié, peut-être.

Le mot me plut, surtout qu'il avait été prononcé d'une voix atténuée et un peu rauque.

Je me sentais devenir tendre, avec le besoin rond et réconfortant de le toucher, d'avoir de lui autre chose que des paroles. Je lui pris le bras. Sous ma main, il frissonna.

Sans lever les yeux, il dit :

— J'aimerais que nous devenions amis.

Je ne voulais pas répondre. Il me plaisait d'être troublé et ce plaisir, que je savourais seul, était plus important. Je continuais à lui donner le bras et insensiblement me rapprochais de lui jusqu'à deviner sa hanche.

— Claude...

— ...

— Voulez-vous venir chez moi ?

C'était drôle de pouvoir continuer à marcher quand on avait tant de douceur dans le ventre.

— Pourquoi ne me répondez-vous pas ?

La tentation d'aller jusqu'au bout de l'aventure m'effleura. Demain matin, je m'éveillerais avec un corps à côté de moi que j'aurais cru connaître. Je me devrais de le caresser avant de partir, peut-être n'en aurais-je plus envie. Je me rappelais ce jeune Suédois que j'avais aimé et qui, devant me téléphoner le lendemain de notre rencontre, ne l'avait jamais fait. Pourquoi souffrir pendant qu'on pouvait si facilement l'éviter ?

— Pat...

— Oui.

— Ce soir, je ne suis pas libre.

— Si tu ne viens pas ce soir, je sais que tu ne viendras jamais. Peut-être est-ce mieux ainsi.

— Peut-être.

Devant l'église nous nous arrêtons. Sans nous en rendre compte, nous étions revenus à notre point de départ.

— Je pensais être très loin, dis-je.

— L'abbé va être surpris de me revoir.

— Pourquoi retournes-tu là-bas ?

Il retira son bras et dit très vite :

— Ne sois pas jaloux, ce n'est pas la même chose.

A la porte de la sacristie, il se retournait. Je n'avais pas bougé.

CLAUDE MAILLARD.

PIERRE HERBART

## HISTOIRES CONFIDENTIELLES

« enfants et vagabonds »

N.R.F. 228 p. — 15 F

CLAUDE-LOUIS COMBET

## INFERNAL PALUDS

« Voué à toutes les IMPASSES du Désir »

Ed. Flammarion — 234 p. — 18,50 F



## LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

### L'INNOCENZA

de DARIO BELLEZZA.

Dagli occhi di Dario Bellezza, guardata  
con le braccine stecchite dentro una delle teche,  
relazione orale a Elsa Morante, che aprirà  
una notte di Luglio in un ristorante all'aperto le braccia,  
imitando le mie braccine stecchite, e scoppiando a ridere  
per aver poco avanti parlato di Pinocchio.  
Una sera di Luglio, calda, percorsa dal vento del mare...

Ainsi commence un long poème de Pier-Paolo Pasolini (**Trasumanar e organizzar**) : et ce n'est pas par hasard que le nom de Dario Bellezza y est cité, car il s'agit du jeune écrivain le plus valable d'Italie, héritier spirituel de Pasolini, collaborateur régulier de la revue de Moravia **Nuovi Argomenti** ainsi que du journal romain **Paese Sera**, où ses articles épouvantent les lecteurs bourgeois par leurs éloquentes dissertations homosexuelles. Pour donner une idée de ses thèmes favoris, qu'il suffise de citer les titres de quelques-unes de ses poésies les plus récentes — **Colisée, Circo Massimo, All' Ambra Iovinelli** — tous lieux chers aux « désespérés du sexe » — ou encore **A Pier-Paolo Pasolini. A Braibanti sorti de prison**. Chacun de ses écrits est une défense désespérée et pessimiste du « Paidon Eros » : l'amour des garçons, motif d'exaltation intellectuelle, d'aspiration au sublime et à la perfection absolue (avec toutes les implications et complications sexo-pédagogico-sentimentales que cela entraîne), mais, par-dessus tout, cause de douleur en raison de la conscience de la précarité de tout rapport de cette nature, de l'impossibilité de réaliser un « rêve » qui aurait pu être mais ne sera plus désormais....

Pleines d'amertume sont ses imprécations contre « les désordres de l'argent, acquis par la vile prostitution, les masturbations furtives, les sodomies dans les chambres d'hôtel, pour se sentir en règle avec les dieux... ». Ce thème de la prostitution masculine est

abondamment traité par Bellezza dans ses poésies. Tout en admettant, à son corps défendant, la nécessité de payer un garçon pour satisfaire la faim de sexe et d'amour qui le tourmente, il ressent malgré tout l'indignité « d'un geste quotidien, cherché et retrouvé dans 300 malheureuses liras, au fond d'un sac souillé par des attouchements amoureux ».

Sorti d'un milieu de moyenne bourgeoisie, ayant quitté sa famille à l'âge de 23 ans (il en a actuellement 26), ami de Moravia, de Pasolini, de Dacia Maraini, d'Elsa Morante, de Braibanti (dont il a été un des plus efficaces défenseurs au moment de son procès pour « plagio »), il a contribué d'une manière radicale à « sexualiser » la poésie homophile italienne, à la débarrasser de ce romantisme ultra-désincarné dont Sandro Penna était un bon exemple. Ses vers parlent d'« incontinence, d'érections faciles et de sperme acide, que l'on dévore en hâte et sans hâte », ou encore « de la vie mobile qui bouge dans les pantalons des garçons », voire même du « sperme... dont il suffit d'en mettre un peu dans la bouche, pour sentir sa saveur de mort... ».

Intolérant à l'égard de toute forme de contrainte, aussi bien physique que morale, rebelle par nature et non par pose intellectuelle ou snob, agressif envers le monde bourgeois dont il provient et qu'il méprise profondément parce qu'il le connaît bien, Dario Bellezza vaut autant comme prosateur que comme poète. Sa comédie **Apologia di reato (Apologie de crime)** a été hautement louée par la critique de gauche en tant que violente contestation, d'origine vaguement anarchique, de la société contemporaine, autoritaire et basement répressive, exprimée par la bouche de jeunes détenus d'un centre de redressement.

Son dernier livre, **L'Innocenza** (éd. de Donato, 1970) a été défini par Moravia comme l'histoire « d'une réalité parmi les plus délicates et les plus scabreuses : celle du passage de l'innocence à la corruption ». L'ouvrage devait d'abord s'intituler **Le zie (Les tantes)**, puis **Nino**, puis **La diversità**, auquel l'éditeur substitua **La corruzione (La corruption)**, et finalement, à l'insu de l'auteur, **L'innocenza** !

Bellezza est défini par l'hebdomadaire **L'Espresso** comme « un ragazzo di vita sorti des pages d'un livre de Pasolini » : formule équivoque, qui donne de lui une image tout à fait contraire à la réalité. Quoi qu'il en soit, l'accueil de la critique, qu'il s'agisse du **Messaggero** de Rome ou de la **Stampa** de Turin, a été unanimement favorable à ce jeune écrivain si manifestement doué.

LUCIANO MASSIMO CONSOLI.



## L'AVEUGLE AU PISTOLET (1)

par CHESTER HIMES.

Bien qu'il ait été souvent publié dans la Série Noire, on commettrait une erreur en classant Chester Himes parmi les auteurs de romans exclusivement policiers.

Ce serait faire fi de ses livres comme « La Croisade de Lee Gordon » où se trouvent déjà décrits avec talent les conflits raciaux aux U.S.A.

Dans l'« Aveugle au pistolet », il décevrait d'ailleurs grandement les amateurs, car s'il y a meurtres, donc énigmes, le fin mot n'en est pas donné et c'est bien le cadet des soucis de l'auteur.

L'aveugle lui-même n'apparaît qu'au dernier chapitre et il a plutôt, selon Chester Himes lui-même, valeur de symbole, en donnant l'exemple de cette violence inorganisée de « vulnérables » noirs, trop soumis à quelques leaders forts en gueule.

Himes excelle dans la peinture de Harlem et, comme il les dénomme des « Harlémites », ses habitants.

Il n'aura pas peu contribué à enrichir de mille épisodes, la saga de Harlem, ce lieu extraordinaire où tout peut arriver, « où le mot police possède un pouvoir magique. Il suffit de le prononcer pour que des maisons entières et bourrées à craquer se vident comme par enchantement ».

Ce ne sont cependant pas des enchanteurs que les deux policiers noirs aux noms évocateurs, héros habituels de ces récits : Ed Cercueil et Fossoyeur, mais des durs de durs et des coriaces.

Ils ne s'érigent pas en arbitres des mœurs sexuelles, à vrai dire dans un semblable terroir ils auraient fort à faire. En ces matières, estiment-ils, chacun est libre de ses goûts. L'essentiel est que personne n'en pâtisse. Attitude aussi sage que louable et qui gagnerait à être plus répandue et pas seulement dans la police.

C'est aussi un peu la façon de penser de Chester Himes.

Il connaît et décrit à merveille les milieux homosexuels du quartier noir, milieux de prostitués évidemment, aux « yeux froids, insolents, pervers, sans trace de honte et cette expression avide des gourmets condamnés à l'abstinence ».

(1) Gallimard. Collection du monde entier avec une préface de Marcel Duhamel.

Si le ton est volontiers cynique et gouailleur, les notations sont justes et font mouche.

Cet aspect extérieur de l'homosexualité n'est pas le seul ; il y a une autre face plus secrète, bien plus rarement dépeinte : les liaisons durables et quasi conjugales.

En quelques phrases, Himes sait évoquer la vie de Dennis et de John Babson.

L'un était barman dans un snack doté d'une clientèle plus que voyante, l'autre chauffeur de grande maison.

Depuis 4 ans ils avaient vécu comme « amants » ou comme mari et femme suivant qu'il plaira aux enquêteurs de qualifier leurs rapports, déclare Dennis aux policiers.

Après l'assassinat inexplicable de John — une lesbienne de choc l'a littéralement coupé en tranches comme un salami — Dennis voudrait justice.

C'est compter sans le pouvoir tout puissant de l'argent : la meurtrière mise immédiatement en liberté sous caution et placée dans une luxueuse clinique est hors de portée des interrogatoires intimidants.

Sur Harlem, comme sur tant d'autres lieux, la corruption étend son ombre et les obstacles sont broyés.

Redisons : « To morrow is another day », que demain ne se borne pas à être un autre jour, mais un jour différent, tâche à laquelle beaucoup sont maintenant attelés.

SINCLAIR.

---

## UN ATOUT DANS LA MANCHE

de JAMES HADLEY CHASE. (1)

Ce roman, digne des meilleures œuvres de Chase, est une mécanique implacable à produire de l'inquiétude et de la terreur, comme le théâtre de Feydeau est une mécanique à produire des éclats de rire. La nouveauté est ailleurs et nous concerne.

(1) Poche Noire, 249 pages, 3 F.



L'action se déroule en Europe. Helga Rolfe, « suprêmement belle », dont le comportement est motivé par la soif de l'argent et la sensualité, a épousé un milliardaire infirme, impuissant, et ne tolérant pas le moindre embryon de scandale. Voilà pour l'argent. Quant à la sensualité, Helga doit se contenter de coups de canif dans le contrat : les barmen qu'elle enquiquine, les petits chasseurs auxquels elle fait les yeux doux, les serveurs italiens qu'on ne saurait accuser de non-assistance à personne à langueur.

Et un jour, à Bonn, elle rencontre Larry, un grand garçon athlétique, charmant, beau, viril, avec une casquette de baseball à longue visière, un blouson de cuir noir, un blue jeans délavé, une chemise de cowboy rouge. Avec lui, Helga pense pouvoir faire ses fredaines sans courir aucun risque.

Mais qui est Larry ? Un étudiant se faisant entôler par des grues ? L'étrangleur de Hambourg ?

Et pourquoi ne veut-il jamais accepter d'argent ? Pourquoi parle-t-il toujours de son ami Ronnie ? Et pourquoi quand, dans sa chambre royale, la femelle dévoreuse expose sa nudité à Larry, dont elle ouvre la fermeture à glissière de la braguette, fait-il un geste maladroit ? Si maladroit que sa main, retombant sur la rangée de boutons qui contrôlent les lumières et tous les gadgets de la villa, provoque un éclair aveuglant et l'obscurité totale ? Larry, Larry, pourquoi au lieu d'aimer Helga dans le noir, cours-tu à la cave réparer les plombs ?

Vous croyez deviner quelque chose, Arcadien subtil ?

L'étonnant, c'est que ce nouveau « Cowboy de minuit » soit le seul personnage pur d'un roman noir.

« Vous êtes des ordures, dit-il, Ronnie vaut mille fois mieux que vous... Oui, je vais le retrouver. Il ne trompe personne, lui, il est honnête. »

Les auteurs de romans noirs commenceraient-ils à comprendre qu'un de leurs lecteurs sur 20 est homophile et boycotte systématiquement tout auteur qui caricature l'homophilie ?

SERGE TALBOT.

## BLOODY MAMA

Film américain de ROGER CORMAN.

Ce film est tiré d'un roman américain (1) récemment paru dans la Série noire et il n'est pas sans intérêt de lire l'un après avoir vu l'autre.

On peut ainsi faire le départ entre les pudeurs respectives du livre et de l'écran.

L'inceste par exemple reste en filigrane dans le roman et l'homosexualité très discrète dans le film.

C'est que l'anecdote, inspirée d'une série de faits divers de l'époque 29-30, est plutôt haute en couleur.

On voit mal un film français, sous le fallacieux prétexte d'exalter la mère mette en scène une femme chef de gang, exerçant sur ses quatre rejetons mâles une emprise absolue aussi bien sensuelle qu'intellectuelle.

Il faut bien dire que les fils de Kate Barker : Herman, Lloyd, Fred et Arthur sont, à des degrés divers, quelque peu demeurés. Le premier est une belle brute sanguinaire et simpliste, le second drogué jusqu'aux moelles, le troisième l'homosexuel de la bande, ce qui ne suffirait pas bien entendu à le condamner à mes yeux, s'il ne finissait par trancher fort proprement au rasoir la gorge de son ami.

Cet épisode n'a pas été repris dans le film où nous voyons simplement s'amorcer en prison le début de cette liaison qui devait si fâcheusement finir.

C'est un châtimement corporel, savamment dosé, infligé par Kervin à Fred qui l'inaugure. Fred prend courage en se chantant un cantique pendant l'épreuve.

On chante d'ailleurs beaucoup chez les Barker, c'est une habitude confessionnelle.

On y fait chanter aussi en soutirant quatre cent mille dollars à une famille dont on a relevé le respectable pater familias.

On tue aussi très facilement : les Barker ont la gâchette rapide, mais des scrupules aussi chaque fois que les yeux de leur victime sont aussi bleus que ceux de leur père, ô Freud !

(1) *Bloody Mama* par Robert Thom. Gallimard. Prix : 3,50 F.



Pour les besoins du film, tous les Barker sont liquidés dans une tuerie particulièrement sanglante qui les oppose à la police.

Force reste à la loi après un siège en règle, beaucoup de bruit et des torrents d'hémoglobine, car Bloody Mama ne s'encombre ni d'un excès de goût, ni de raffinements de délicatesse. Ce n'est guère le souci majeur du réalisateur Corman.

Que penser de cette œuvre ?

Un gros ouvrage pas trop mal sans plus, quelque peu encombré d'une Shelley Winters qui s'étale, entourée d'acteurs sans grand relief.

Au crédit pourtant un ton assez exceptionnel et la toute dernière image fort propre à passionner les philatélistes et redisons avec un humoriste :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?

On connaît la réponse.

**SINCLAIR.**

**GORE VIDAL**

**MYRA BRECKINRIDGE**

« Choquant — Provocant — Amusant — Scandaleux »

Ed. R. Laffont — 16,70 F

**INSOLITE  
EROTISME  
SEXOLOGIE**



Livres tabous, revues hors commerce,  
Films, diapos, disques, gadgets, etc...

*En vente dans nos SEX-SHOPS :*

Paris-5<sup>e</sup> — 4, rue du Petit-Pont, 10 h à 14 h  
Paris-8<sup>e</sup> — 34, Champs-Élysées, 10 h à 20 h  
Paris-9<sup>e</sup> — 33 bis, bd de Clichy, 10 h à 24 h  
Paris-15<sup>e</sup> — 70, rue Castagnary, 9 h à 19 h  
Nice — 4, rue Croix-de-Marbre, 10 h à 22 h  
Lyon-5<sup>e</sup> — 26, rue du Bœuf (14 h à 2 h du matin)  
Lyon-2<sup>e</sup> — 29, rue Thomassin  
Saint-Etienne — 21, rue Charles-de-Gaulle  
Grenoble — 26, avenue Félix-Viallet

*ou par correspondance*

**TRUONG DISTRIBUTION**

**91-LINAS**

*Envoi direct et immédiat*

Important catalogue AR illustré de 1 600 titres contre 4 timbres

**LEAST EXIT TO BROOKLYN**

« Polémiques et Procès autour de ce Livre »

Ed. Albin Michel — 26 F



## **HOTEL DE L'ESPERANCE**

15, rue Pascal — PARIS-5° — Tél. : 707-10-99  
au QUARTIER LATIN

## **HOTEL STAR (avec ascenseur)**

87, avenue Emile-Zola — PARIS-15° — Tél. : 828-48-22

## **HOTEL LAKANAL**

9 bis, rue Lakanal — Pars-15° — Tél. : 828-09-13

*Dirigé par un Arcadien*

---

---

*Ayez des cheveux adaptés,  
afin d'obtenir le volume de coiffure désirée*

### **POSTICHEUR**

**HOMMES ET DAMES — Spécialiste TOP-MAN**

**COIFFURE DAMES**

## **RENÉ DUCHANGE**

29, boulevard Rochechouart, PARIS-9°

Téléphone : 878-88-14

*Remise aux Arcadiens*

---

---

## **Amis d'ARCADIE**

chez

## **BARLAY**

167, bd du Montparnasse, PARIS-VI°

Tél. : 326-91-66

*Vous trouverez un accueil sympathique*

**Toutes les nouveautés**

— UNE FLEUR POUR CHACUN —